



HAL
open science

La diffusion en berbère : Reconcilier les modèles

Lameen Souag

► **To cite this version:**

Lameen Souag. La diffusion en berbère : Reconcilier les modèles. Diffusion: Implantation, Affinités, Convergence, 24, Peeters, pp.83-107, 2017, Mémoires de la Société Linguistique de Paris (nouvelle série), 9789042935235. halshs-02961168

HAL Id: halshs-02961168

<https://shs.hal.science/halshs-02961168v1>

Submitted on 8 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA DIFFUSION EN BERBERE : RECONCILIER LES MODELES

Abstract

Much of the Berber family approximates to a dialect continuum, and the relationship between its members is close enough that it has often been considered as a single language. This has tended to distract from the concomitant existence of tree-like splits within Berber, first noted a century ago but clarified more recently. As a result, the study of intra-Berber diffusion has been largely neglected, even though the existence of dialect continua implies diffusion. This article lays out the principal models proposed for the sub-classification of Berber, a field which has advanced significantly in recent decades, along with their historical implications. It then presents two very different case studies – the Blida Atlas (Algeria), and Zenaga (Mauritania) – demonstrating that intra-Berber contact can sometimes be detected, even in quite basic vocabulary, and that the results fit well with the history implied by extra-linguistic data. Avenues for further research are suggested.

1 Introduction

Le berbère est souvent encore considéré comme une seule langue. C’est vrai que la position d’André Basset (1952 : 1) est un peu dépassée – après des années de travail sur les atlas et les questionnaires dialectaux pan-berbères, il l’a jugé « même pas, comme on le croit trop généralement, une langue divisée en quelques dialectes ... cette langue s’éparpille directement ou à peu près en une poussière de parlers ». Aujourd’hui on admet parfois (Chaker 1995) que le touareg, et quelques autres parlers de la périphérie tels que le zénaga, peuvent être considérées comme des langues distinctes du berbère septentrional. A la limite, on admet même que les différents îlots linguistiques correspondent à différentes langues (Newman 1880 ; Galand 2010 : 7–8), mais cela reste encore controversé. La conséquence prévisible est que l’étude du contact entre les différents parlers berbères est restée presque entièrement négligée. Mais, grâce à l’importante augmentation de la documentation et au progrès de l’analyse historique, il est possible aujourd’hui de commencer à identifier les effets de la diffusion intra-berbère.

L’Afrique du Nord est une zone de diffusion (« spread zone ») classique (Nichols 1992 ; Güldemann 2008), dominée de manière écrasante par deux familles linguistiques : le berbère (l’amazigh) et l’arabe. Ni l’un ni l’autre n’est trop diversifié ; la diffusion de l’arabe dans la région a commencé après 700, alors que la diversité interne du berbère n’est pas plus grande que celle des langues germaniques ou romanes. Dans un contexte méditerranéen, on est tenté de considérer ce niveau bas de diversité comme normal – il n’y a que trois phyla linguistiques sur le pourtour de cette mer. Mais la diffusion demande toujours des explications. Si le nord-ouest de la Méditerranée ne comprend aujourd’hui que des langues romanes, c’est l’effet de la création des grands états depuis des millénaires ; avant l’Empire romain, il comprenait au moins deux langues non indo-européennes, ainsi que plusieurs langues celtiques et italiques éliminées par la diffusion du latin. Le pouvoir de l’état a généralement été moindre au sud-ouest de la Méditerranée, et souvent le berbère n’a pas été la langue des états les plus forts ; aussi n’est-il pas évident qu’on puisse reprendre la même explication.

On sait bien expliquer l’homogénéité relative de l’arabe en Afrique du Nord par son histoire. Le modèle prédominant est celui qui est apparu au début du 20^e siècle (Marçais 1902 : 8 ; Stumme 1898 : 199), qui explique les différences entre parlers de sédentaires et parlers de Bédouins comme le résultat de deux étapes de diffusion : une conquête initiale qui a touché surtout les centres urbains, suivie plus tard par une invasion de nomades, les Beni Hilal, qui a touché plutôt la

campagne. Le dernier facteur, plus important, est celui qui a provoqué le changement linguistique chez les berbérophones indigènes (Marçais & Guiga 1925). Le continuum linguistique de l'arabe nord-africain ne serait pas alors seulement le résultat de la différenciation *in situ*, mais serait en grande mesure l'effet de la convergence secondaire entre (au moins) deux parlers au début assez distincts.

En revanche, il n'y a pas encore de modèle consensuel pour expliquer l'homogénéité surprenante du berbère, qui est souvent encore vu comme une seule langue. On tend même parfois à imaginer le berbère comme un arrière-plan éternellement indigène que seule la diffusion de l'arabe aurait dérangé – une conception que soutient l'emphase des archéologues sur la continuité culturelle dans la région depuis l'ère pré-classique ou même depuis la période capsienne (Camps 1995 ; Hachid 2001). Cette vision nous aurait conduit à attendre beaucoup plus de diversité linguistique à l'intérieur du berbère qu'on n'en trouve en réalité – c'est presque le scénario que Dixon (1997) propose pour expliquer la situation de l'Australie. Pour expliquer l'écart, il faut prendre en compte non seulement la continuité mais aussi les processus d'expansion, comme ce qui a déjà été fait pour l'arabe. La situation doit comprendre quelques éléments d'un processus arborescent classique – plusieurs vagues d'expansion linguistique à partir d'une région centrale, comme la vision de Nichols (1999) pour l'histoire de l'Asie centrale, où chaque vague efface les restes de celles qui avaient précédé.

Il y a eu quelques efforts pour répondre à ce besoin et ils seront présentés ci-dessous. Tous ces modèles amènent à l'hypothèse que le contact intra-berbère a joué un rôle essentiel dans l'histoire du berbère. Néanmoins, presque aucun chercheur n'a osé proposer explicitement des exemples de ce contact. La deuxième partie de cet article sera donc consacré à deux études de cas qui illustrent le contact intra-berbère, et qui nous permettent d'en tirer quelques conclusions plus générales sur sa nature.

2 La classification interne du berbère

Jusqu'à aujourd'hui, plusieurs berbérologues restent très réticents à faire une classification interne du berbère, et préfèrent plutôt le traiter comme une seule langue. Cette non-classification n'ouvre presque aucune porte sur son histoire linguistique, mais Blench (2001), suivi par Onrubia Pintado (2013), a tiré de cette homogénéité au moins une conclusion. Selon lui, la contradiction entre la datation assez ancienne proposée pour l'arrivée de l'afro-asiatique en Afrique du Nord et l'homogénéité du berbère serait « the result of a constant pattern of migration, back migration and relexification from already closely related languages », facilité par le nomadisme, qui n'aurait jamais permis à la langue de se séparer. Or ça fait déjà un siècle cette année qu'Edmond Destaing a reconnu la possibilité de postuler plus de structuration interne au sein du berbère. Quelques recherches plus récentes suggèrent que même la division binaire de Destaing n'est qu'une des divisions survenues au cours de l'histoire du berbère.

2.1 La dichotomie

L'influence de l'historien tunisien du 14^e siècle, Ibn Khaldoun, et de sa vision de l'histoire de l'Afrique du Nord, se révèle encore et encore dans les efforts des occidentaux pour comprendre l'histoire de cette région, y compris notamment le modèle courant, mentionné ci-dessus, de la dialectologie arabe nord-africaine en termes d'une division entre hilalien et pré-hilalien. Son idée de la généalogie berbère et des divisions tribales berbères est fondée sur une dichotomie primaire entre les Butr ('sans capuche') et les Barānis ('encapuchonnés'). Les groupes dominants étaient, respectivement, les Zenata et les Senhadja. Et, comme le note Gauthier (1937), cette dichotomie n'est que la réalisation à l'intérieur du berbère de la dichotomie plus générale qui est au cœur de sa vision de l'histoire, celle entre les sédentaires et les bédouins nomades :

« L'état des peuples agriculteurs est supérieur à celui des nomades ; les premiers habitent des

villages et des hameaux et se tiennent dans les pays de montagnes. Tels sont la plupart des Berbers et d'autres peuples qui n'appartiennent pas à la race arabe [...]

Les peuplades qui subsistent en élevant des chameaux voyagent plus que les autres et pénètrent plus avant dans le désert [...] les habitants des villes les regardent comme des bêtes sauvages, indomptables et rapaces. Tels sont les Arabes et d'autres peuples ayant les mêmes habitudes, savoir : les Berbers nomades, les Zenata de la Mauritanie [Maghreb] occidentale, les Kurdes, les Turcomans et les Turcs des pays orientaux. » (Ibn Khaldūn 1863 : 256–257)

Dans cette dichotomie, les bédouins se distinguent comme plus puissants et plus mobiles :

« Tels sont les Arabes, les Zenata et les gens qui mènent le même genre de vie [...] Ne se contentant pas de commander chez elles et de dominer sur les peuples voisins, elles franchissent les limites de leur territoire, afin d'envahir les pays lointains et d'en subjuguier les habitants... » (Ibn Khaldūn 1863 : 303)

Dans un essai sur le berbère marocain qui ne sera publié que de façon posthume, Destaing (2002 [1915]) identifie une des bornes linguistiques les plus visibles en berbère, celle qui distingue le nord-est du Maroc (Lafkioui 2007) du centre et du sud, avec des preuves strictement linguistiques sur la base de plusieurs isoglosses phonétiques, morphologiques, et lexicales. Pour les variétés du nord-est, il propose le nom « zénète », parce que « parmi ces tribus, il en est qui sont Zénètes (par exemple les Beni Iznacen) ; des tribus d'Algérie parlant des dialectes très voisins de ceux du groupe A appellent leur langue : Janat » ; pour la reste des parlers marocains non-zénètes, il propose brièvement l'appellation « sanhadjien », avant de choisir plus prudemment « Beraber-Chleuh ». Par la suite (1919 ; 1921), Destaing étend cette classification au berbère en général, sur la base de deux grandes isoglosses morphologiques – la conjugaison des racines verbales bilitères, et la forme des démonstratifs – qui distinguent le « berbère du nord » (zénète, nefousi, siwi) du « berbère du sud » (Atlas, touareg, zenaga, et peut-être kabyle). Il lie explicitement les premiers avec les Butr d'Ibn Khaldoun, et les derniers avec ses Baranis.

Les appellations Butr et Baranis, tous les deux d'origine arabe, ne vont pas s'entendre souvent en linguistique après Destaing ; on utilise plutôt zénète et Senhadja. L'usage de ces termes n'est pas toujours identique à celui de Destaing ; par exemple, Chaker (1972) propose pour le zénète une définition qui le limiterait à quelques parlers de l'intérieur de l'Algérie et du Maroc, et qui exclurait même plusieurs des parlers marocains pour lesquels ce terme a été introduit à la linguistique. Kossmann (1999a) revient à cette question, en proposant que trois innovations morphologiques soient traitées comme décisives :

- la chute de la voyelle du préfixe nominal dans plusieurs mots dont la base commence par une consonne suivie d'une voyelle pleine, p. ex. *ta-mar-t* 'barbe' > *t-mar-t*.
- le développement, dans l'aoriste, de la voyelle finale *u* en *a*, qui laisse la forme aoriste de ces verbes identique à leur forme prétérit : p. ex. *bḍu* 'diviser' > *bḍa*.
- la perte, sauf à l'intensif, de la distinction morphologique entre deux groupes de verbes biconsonantique, *CC? (*als* 'se vêtir', pt. *yə-lsa/yə-lsu*) et *C(h)C (*gər* 'jeter', pt. *i-gər*), en faveur du premier (pt. > *yə-gra/yə-gru*). Seule exception : *əys* 'vouloir'.

Ces innovations morphologiques coïncident avec plusieurs innovations phonologiques, notamment :

- le développement de ce que Kossmann reconstruit comme des vélaires palatalisées *ḳ*, *g̣* en *š*, *ž* : **ḳām* 'toi (f.)' > *šām*
- le développement *-*əβ* > -*i*, p. ex. **arəβ* 'écrire' > *ari*

Ces innovations caractérisent tout un groupe zénète qui s'étend du nord-est du Maroc jusqu'à la

frontière tuniso-libyenne. Naït-Zerrad (2001) confirme en effet l'existence de ce groupe, sur la base d'un ensemble d'isoglosses en partie distinctes, y compris lexicales : *igur* 'aller', *əys* 'vouloir', *azəgrar* 'long', *anilti* 'berger', *adəf* 'entrer'.

Ces isoglosses forment clairement un faisceau au Maroc et en Algérie, et les bornes occidentales de ce groupe sont alors relativement claires. À l'est, c'est plus compliqué ; plusieurs de ces isoglosses sont partagées avec des parlers de la Libye centrale et d'Égypte, ce qui suggère la possibilité d'un groupe plus grand qui les comprendrait eux aussi. S'étendant au long de quatre pays et étant parlé par quelques millions de locuteurs, ce groupe peut même être perçu comme le centre historique du berbère, autour duquel tous les autres auraient géographiquement formé une sorte de périphérie, malgré son statut très minoritaire aujourd'hui. Il se caractérise par un grand degré de compréhension mutuelle sur des vastes distances, qui contraste avec la difficulté que perçoivent les locuteurs de différents parlers non-zénètes à se comprendre entre eux sur des distances qui sont parfois beaucoup plus petites.

L'interprétation historique de cette division linguistique, et des divisions traditionnelles qui l'avaient inspirées, reste controversée. Plusieurs chercheurs, notamment Gabriel Camps, ont défendu l'idée d'une expansion dite « néo-berbère » sur la base des données historiques ou archéologiques. Contre cette explication migrationniste, Modéran (2013) a plus récemment proposé des arguments forts : selon lui, la distinction Butr/Baranis ne serait à l'origine qu'une distinction entre les berbères de l'intérieur du *limes* romain et ceux de l'extérieur. Plus récemment, Fentress et Wilson (2016) ont remarqué des preuves archéologiques qui suggéreraient une invasion, menée par les élites, de l'Aurès et du Tiaret à partir des régions désertiques plus au sud. Faisant allusion à des études glottochronologiques non publiées de Christopher Ehret, ils proposent d'interpréter le groupe linguistique zénète comme le résultat de cette invasion, qui aurait pris son origine dans les oasis du nord du Sahara algérien. La question ne pourra pas être résolue ici, mais toutes ces idées convergent sur une datation située vers la fin de l'Empire romain.

L'idée d'un groupe « Butr » ou « Zénète » a montré sa valeur pour la compréhension de la variation intra-berbère. Malheureusement, les deux noms sont étroitement associés avec le contraste binaire fondamental proposé par Ibn Khaldoun et ses successeurs européens. Ce contraste ne se reflète pas que dans la terminologie de Destaing mais aussi dans sa classification binaire, comme dans la suggestion, faite par Naït-Zerrad (2001) avec plus de réserves, d'un sous-groupe qui comprendrait les parlers Senhaja, du Moyen Atlas, le chleuh, le kabyle, et le zénaga. Or, quel que soit son statut historique, il apparaît que l'idée de « Sanhadja » ne correspond à aucune réalité linguistique ; toutes les isoglosses qu'identifient Destaing et Naït-Zerrad entre les parlers en question peuvent être interprétées comme des retentions partagées, qui par ce fait seraient sans conséquence pour la classification historique. Ce n'est qu'un regroupement de parlers disparates qui sont restées hors du zénète, comme le montrent tous les efforts pour faire une classification arborescente du berbère discutées ci-dessous.

2.2 L'arborescence

En linguistique historique, on a tendance à imaginer le modèle arborescent comme le modèle dominant. Si c'est le cas, les études berbères en sont une grande exception. Tous les efforts pour appliquer systématiquement un modèle arborescent au berbère viennent de l'extérieur des études berbères, souvent de linguistes sans grande connaissance du berbère.

Le premier effort global pour classer le berbère selon un tel modèle est apparemment celui de Willms (1980), qui ne se basait encore que sur un ensemble trop limité de caractères : les pronoms personnels et les noms des arbres fruitiers. Aikhenvald et Militarev (1984) et Aikhenvald (1984) prennent en compte un ensemble plus sérieux de données, lexicostatistiques pour le premier,

strictement grammaticales pour le dernier ; ils ont fini par proposer quatre groupes :

1. Septentrional
 - 1.1. Atlas (Chleuh, Beraber)
 - 1.2. Zénète
 - 1.3. Kabyle
2. Oriental (Libye et Egypte)
3. Occidental (Zénaga)
4. Méridional (Touareg)

Il y a quelques petites différences entre les deux classifications d'Aikhenvald, notamment en ce qui concerne la position du nefousi, difficile à cause de son emplacement frontalier. Il faut prendre avec beaucoup de réserve l'interprétation historique de la classification lexicostatistique proposée par Aikhenvald et Militarev, parce que la lexicostatistique n'essaie pas de séparer les innovations partagées des retentions partagées ; et Aikhenvald insiste sur le fait que sa classification grammaticale est synchronique et typologique plutôt que diachronique. Ces arbres ont néanmoins le mérite d'avoir rendu explicite le caractère distinctif du zénaga, confirmé plus tard par Kossmann (1999a : 31).

Plus récemment, Blažek (2010) a proposé de classifications lexicostatistiques plus détaillées. Il dessine un arbre basé sur les valeurs moyennes, et y ajoute même des dates calculées selon la méthode de Starostin. Cette méthode révèle bien l'hétérogénéité du « sanhadja » :

Proto-berbère (date de séparation : 460 av. J.-C.)

- Zénaga
- Le reste (130 av. J.-C.)
 - Touareg (670 ap. J.-C.)
 - Nord+Est (50 ap. J.-C.)
 - Oriental (110 ap. J.-C.)
 - Awjila
 - Siwa, Sokna, El-Fogaha
 - Septentrional (130 ap. J.-C.)
 - Atlas = Chleuh+Moyen-Atlas (800 ap. J.-C.)
 - Ghadamès
 - Noyau (410 ap. J.-C.)
 - Zénète+Nefousi (500 ap. J.-C.)
 - Kabyle

Cet arbre paraît prometteur sur plusieurs aspects. Le groupe le mieux établi, le zénète, se voit sans difficulté à partir des résultats des calculs, et le zénaga paraît là où Kossmann l'aurait mis (même Basset (1952) avait noté que « Les principes généraux sont valables pour tous les parlers ; il n'en est point d'aberrant, une réserve toutefois pour les Zenaga »). Souag (2013) a également pu soutenir un groupe Siwi+Sokna+El-Fogaha sur la base d'innovations partagées. Le fait que, sur cet arbre, le kabyle soit le parler le plus proche du zénète, est compatible avec le haut degré de compréhension mutuelle entre le kabyle et le chaoui.

Cependant, la position problématique du nefousi et d'Awjila dans cet arbre justifie dans une certaine mesure l'hésitation des spécialistes à classer les parlers berbères. Quand on ne traite que des parlers orientaux, le nefousi paraît beaucoup plus proche du siwi, du sokni, et du parler d'El-Fogaha que ne l'est le parler d'Awjila (Blažek 2008). Même dans un échantillon plus large, le parler d'Awjila peut également être classé, soit avec ces trois parlers, soit comme une des premières

branches à se séparer (Dočkalová & Blažek 2009). Cela nous amène à supposer que ces parlers doivent comprendre un niveau exceptionnellement haut d'emprunts intra-berbères – ce qui nous ramène alors au problème des continua.

2.3 Les vagues

Il est évident qu'un modèle arborescent ne représente pas tous les aspects de l'histoire du berbère. Pour Chaker (1995) : « la plupart des critères de différenciation – qu'ils soient phonologiques ou grammaticaux – se distribuent de manière entrecroisée à travers les dialectes [...] En fait, seul le touareg et les parlers les plus périphériques (Libye, Egypte et Mauritanie) présentent un ensemble de caractéristiques linguistiques spécifiques qui pourraient éventuellement justifier qu'on les considère comme des systèmes autonomes, et donc comme des "langues" particulières. »

Cette vision est conciliable, dans une certaine mesure, avec les données historiques. Sur la base d'une analyse en détail des rares fragments du berbère qui nous sont parvenus depuis l'antiquité, Múrcia Sanchez (2010 : 1097–1107) envisage un proto-berbère qui serait apparu comme une koinè commerciale entre les locuteurs de plusieurs langues proches du berbère, maintenant mortes, entre le 5^e siècle avant J.-C. et le 5^e siècle après, sur une région qui aurait couvert presque toute l'Afrique du Nord, et qui se serait diffusé notamment avec l'expansion du commerce trans-saharien – un processus qui continuait sans interruption sous l'empire romain (Fentress 2009 ; Wilson 2005). Les marchés hebdomadaires de la campagne auraient été les noyaux de cette koinè en chaque région, et d'une identité amazigh auparavant limitée à quelques ethnies plus petites en Tunisie. Les sous-tribus qui changeaient souvent de camp entre tribus plus grandes auraient accéléré sa diffusion. La diffusion du proto-berbère serait alors sans relation avec aucune expansion démographique ; elle serait plutôt le résultat d'un processus de conversion et de convergence, motivé par les besoins du commerce et de la politique.

Néanmoins, les critères de différenciation, même s'ils entrecroisent, sont forcément ou des innovations ou des rétentions, et distinguer les unes des autres permet alors d'établir une classification plus ou moins historique. Kossmann (à paraître) identifie quelques critères pour faire cette distinction : « In the first place, certain innovations that are believed to be quite early in the development of Berber, and which are very commonly found, can be used in order to single out varieties that did not undergo this development (*i.e.* have archaic features where the others shared an innovation). In the second place, when a consistent bundle of unrelated isoglosses defines a territory, one may venture the idea that these varieties once formed a unity. The many much less consistent isoglosses cutting through these territories are then interpreted as later innovations. » Il justifie ainsi un modèle arborescent approximatif à sept « blocs » :

1. Zenaga (+tetserrét)
2. Touareg
3. Maroc occidental (sud-ouest, centre : tachelhit+tamazight)
auquel il faut peut-être ajouter le ghomara et le senhadja au nord
4. Zénète (le Maroc oriental, la plupart de l'Algérie, les oasis du Sahara, la Tunisie, Zouara)
avec les parlers de Sokna, Elfoqaha, et Siwa à l'est
5. Kabyle (nord de l'Algérie), avec un lien possible avec le bloc du Maroc occidental
6. Ghadamès (Libye), avec un certain lien avec le nefousi (Libye)
7. Awjila (Libye)

Théoriquement, cette démarche ouvre la possibilité de combiner plus largement la question de la diversification avec celle du contact. Souag (2013) utilise une telle stratégie pour mieux localiser le siwi à l'intérieur du berbère. D'un côté, le siwi partage quelques innovations morphologiques assez fondamentales, très difficiles à emprunter, avec les parlers de Sokna et d'El-Fogaha. De l'autre, il

partage assez d'innovations avec les parlers zénètes de l'Algérie et du Maroc, et encore plus avec ceux de la Tunisie et de la Libye occidentale ; quelques innovations sont partagées avec le parler de Sokna mais pas avec celui d'El-Fogaha. Il interprète cela comme le résultat de la dissolution de ce qui était au début un continuum dialectal approximatif, dans lequel le siwi occupait une position intermédiaire entre le zénète d'un côté et les parlers de Sokna et d'El Fogaha de l'autre (alors que Ghadamès et Awjila auraient été déjà entièrement hors de ce continuum). La différence entre la position médiane du siwi dans ce continuum linguistique et sa position extrême dans la géographie du berbère aujourd'hui ne peut pas être facilement expliquée sans postuler que le siwi soit le résultat d'une migration, assez tard, de la Tripolitanie vers l'Égypte, plutôt que la poursuite du parler antique de l'oasis d'Ammon.

Il est facile de montrer que certaines innovations se sont diffusées en berbère durant l'époque historique. La diffusion d'emprunts du latin ou du punique jusqu'à des régions telles que le sud marocain ou l'Ahaggar, où ni Carthage ni Rome n'avaient pénétré (Vycichl 1952 ; Louali & Philippson 2004 ; Kossmann 2013a : 69 ; Souag 2013 : 27) montre que la diffusion intra-berbère continuait dans la période classique. Celle de la terminologie islamique non-arabe en Afrique du Nord et en Afrique de l'Ouest (Boogert & Kossmann 1997 ; Souag 2015a) montre que la diffusion intra-berbère restait important jusqu'au début de la période islamique, ou même plus tard.

L'approche des vagues nous pousse donc à postuler un certain degré de contact intra-berbère à travers l'histoire, qui aurait produit plusieurs couches lexicales. Pour mieux comprendre l'histoire de ce contact, il faudra distinguer ces différentes couches, autant que possible par l'usage de traits variables. Cela peut se faire en construisant un arbre sur la base des innovations partagées les plus importantes, et utiliser par la suite d'autres innovations partagées, qui ne peuvent pas être réconciliés avec cet arbre, pour identifier l'influence des superstrats ou des substrats sur chaque parler. En bref, il faut étudier le contact intra-berbère.

3 Contact intra-berbère

La recherche, en ce qui concerne les emprunts intra-berbères, n'a à peine avancé depuis Louali et Philippson (2004 : 113), qui écrivent : « As regards intra-Berber loans, the advancement of comparative Berber reconstruction does not allow us yet more than tantalizing hints. » En fait, la réticence des spécialistes à expliquer des ressemblances intra-berbères comme des emprunts intra-berbères est un corollaire de l'habitude de traiter le berbère comme une seule langue ou comme un continuum dialectal sans limites internes. Les seules exceptions à ma connaissance sont assez récentes. Kossmann (2013b : 4) identifie quelques emprunts touaregs en ghadamsi. Plus significativement, Kahlouche (2000) explique quelques mots kabyles assez répandus – notamment l'existential négatif *ulaš* – comme des emprunts du zénète, dans une étude très courte qui est restée sans suivi.

En revanche, l'étude des correspondances phonologiques intra-berbères et de la classification interne a bien avancé depuis les dernières décennies (Kossmann 1999a ; Taine-Cheikh 1999 ; Kossmann 2001). Cela nous permet déjà d'identifier plusieurs emprunts intra-berbères. Par exemple, plusieurs parlers touaregs utilisent un mot qui correspond régulièrement aux mots qui veulent dire « ciel » en berbère septentrional, mais avec les deux sens de « ciel » et de « pluie » : Tahaggart *aǧanna*, Tawellemmett *aganna* (Ritter 2009). Par ailleurs, certains parlers ont aussi une variante avec un *ž* inattendu au lieu de *g*, par ex. Tayart *ižannawān* « ciel, pluie » (Alojaly 1980). En tamasheq du Mali (un parler dans lequel le *ž* du tamajeq correspond régulièrement à *š*), les deux coexistent, avec deux sens différents : le reflexe régulier *ajanna* est « pluie », alors que le reflexe irrégulier *ašanna* est « ciel » (Heath 2006). L'explication la plus facile est qu'il s'agit tout simplement d'un emprunt au zénète *ažanna*, peut-être lié avec la diffusion des idées religieuses. Mais on trouve souvent des influences beaucoup plus profondes, qu'on peut identifier par les mêmes méthodes.

3.1 L'Atlas blidéen : changement par infiltration

Récemment, El Arifi (2014) a fourni le premier dictionnaire et la première grammaire des parlers berbères de l'Atlas blidéen, au sud d'Alger près de Blida, auparavant connu seulement par quelques notes comparatives dans Laoust (1912) et Destaing (1914). La région se révèle alors comme un équivalent algérien du Senhaja de Sraïr ou des Ait Seghrouchen au Maroc – c'est-à-dire une région où les limites entre parlers zénètes et non-zénètes deviennent floues. Dans les tableaux qui suivent, Ait Snous (près de Tlemcen) et Ait Menacer (à l'ouest de Cherchell), tirés de Destaing (1914), illustrent le zénète de la région ; Ait Menguellet (au sud-ouest de Tizi Ouzou), tiré de Dallet (1982), illustre le kabyle proprement dit ; et Ait Salah et Ait Messaoud (au sud de Blida), tirés d'El Arifi, illustrent les parlers de l'Atlas blidéen.

3.1.1 Changement morphologique

Les parlers de l'Atlas blidéen, comme le kabyle, ont généralement retenu la voyelle du préfixe nominal partout, alors que le zénète le perd en plusieurs mots. Mais, contrairement au kabyle, ils ont aussi quelques exceptions qui correspondent au zénète (dans un autre parler blidéen moins documenté, celui des Ait Misra, ces exceptions sont encore plus fréquents) ; voir Tableau 1.

	Zénète		Atlas blidéen		Kabyle
	Ait Snous	Ait Menacer	Ait Salah	Ait Messaoud	Ait Menguellet
main	<i>fus</i>	<i>fus</i>	<i>afus</i>	<i>fus</i>	<i>afus</i>
terre	<i>šal</i>	<i>šal</i>	<i>aḳal, akal</i>	<i>aḳal</i>	<i>aḳal</i>
genou	<i>fud</i>	<i>fud</i>	<i>afud</i>	<i>afud</i>	<i>afud</i> 'jambe'
foie	<i>tsa</i>	<i>tasa, ssa</i>	<i>tasa</i>	<i>tasa</i>	<i>tasa</i>
paille	<i>lum</i>	?	<i>alim</i>	<i>alim</i>	<i>alim</i>
barbe	<i>tmar̥t</i>	<i>tmar̥t</i>	<i>tammart̥, tamart̥</i>	<i>tamart̥</i>	<i>tamart̥</i>
lune	<i>yur</i>	<i>yur</i>	<i>ayyur</i>	?	<i>aggur</i>
poule	<i>tyaziṭ</i>	<i>tyaziṭ</i>	<i>tayazet̥, tiyazet̥</i>	?	<i>tayaziṭ</i>
roseau	<i>yanim</i>	<i>yalim</i>	<i>aḳanim</i>	<i>aḳalim</i>	<i>aḳanim</i>
ped	<i>ḳar</i>	<i>ḳar</i>	<i>aḳar</i>	<i>aḳar</i>	<i>aḳar</i>
scorpion	<i>tyirdam̥t</i>	<i>tyirdam̥t</i>	<i>tiyerdam̥t</i>	<i>tiyerdam̥t</i>	<i>tiyirdam̥t</i>
soleil	<i>tfuyt̥</i>	<i>tfuyt̥</i>	<i>tafut̥</i>	<i>tafukt̥</i>	<i>tafukt̥</i> 'lumière diffusé du ~'

Tableau 1. Voyelle du préfixe nominal

Un autre trait zénète, la perte de certaines voyelles en position médiane, ne fournit pas tant d'exemples, mais pour les deux exemples disponibles, l'Atlas blidéen s'aligne plutôt sur le zénète (mais un de ces deux exemples a l'air d'être un emprunt zénète, y compris en kabyle, comme le montre le réflexe *ž* de **g* – pour la voyelle perdue, cf. *tejedit* 'dune' en tamasheq) : voir Tableau 2.

	Zénète		Atlas blidéen		Kabyle
	Ait Snous	Ait Menacer	Ait Salah	Ait Messaoud	Kabyle
hérisson	<i>yansi, insi</i>	<i>insi</i>	<i>inseḡ</i>	<i>insi</i>	<i>inisi</i>
sable	<i>(rrmāl)</i>	<i>iždi</i> 'terre siliceuse'	<i>iždi</i>	<i>(rrmāl)</i>	<i>iždi</i>

Tableau 2. Évolution de certaines voyelles en position médiane

Les verbes à *-u* final dans l'Atlas blidéen se comportent entièrement comme en kabyle, et n'adoptent pas l'innovation zénète de l'aoriste en *-a* ; voir Tableau 3.

	Zénète		Atlas blidéen		Kabyle
	Ait Snous	Ait Menacer	Ait Salah	Ait Messaoud	Ait Menguellet
aller	-	-	<i>ddu</i>	<i>ddu</i>	<i>ddu</i>
oublier	<i>ttu</i>	<i>ttu</i>	<i>ttu</i>	<i>ttu</i>	<i>ṭtu</i>
partager	<i>bḍa</i>	?	<i>bḍu</i>	<i>bḍu</i>	<i>bḍu</i>
chercher	<i>urza</i>	?	<i>rzu</i>	<i>rzu</i>	<i>rzu</i> 'intéresser'

Tableau 3. Verbes à *-u* final

D'un autre côté, le prétérit des verbes CC prend systématiquement *-a*, une innovation zénète qui n'est pas partagée avec le kabyle. Cette innovation s'étend ici même au seul verbe qui, en zénète, retient irrégulièrement sa forme ancienne sans *-a* ; voir Tableau 4.

	Zénète		Atlas blidéen		Kabyle
	Ait Snous	Ait Menacer	Ait Salah	Ait Messaoud	Ait Menguellet
il a frappé	<i>yufu</i>	?	<i>yufa</i>	<i>yufa</i>	<i>iwəṭ</i>
il a descendu	-	<i>irsa</i>	<i>yarsa</i>	?	<i>yars</i>
il a voulu	<i>yixs</i>	<i>ixs</i>	<i>ixsa</i>	?	<i>(yəbya)</i>

Tableau 4. Prétérit des verbes CC

3.1.2 Changement phonologique

En général, **-əβ* final devient *-u* dans l'Atlas blidéen, comme en kabyle ; néanmoins, le mot 'écrire' semble être un emprunt au zénète (Tableau 5).

	Zénète		Atlas blidéen		Kabyle
	Ait Snous	Ait Menacer	Ait Salah	Ait Messaoud	Ait Menguellet
accroître, ajouter	<i>rni</i>	?	<i>rnu</i>	<i>rnu</i>	<i>rnu</i>
pourrir	?	?	<i>rku</i>	?	<i>rku</i>
coudre	-	?	<i>ḡnu</i>	?	<i>gnu</i> 'être enfilé'
écrire	<i>ari</i>	<i>ari</i>	<i>ari</i>	?	<i>aru</i>
lait frais	<i>ayi</i>	?	<i>iyi</i>	<i>iyi</i>	<i>iyi</i>

Tableau 5. **-əβ* final

La séquence **aβər* originale devient *awr* en kabyle, mais *ar* en zénète (voir Kossmann 1999a : 92) ; dans les deux mots en question, l'Atlas blidéen s'aligne encore sur le zénète (Tableau 6).

	Zénète		Atlas blidéen		Kabyle
	Ait Snous	Ait Menacer	Ait Salah	Ait Messaoud	Ait Menguellet
farine	<i>arən</i>	?	<i>arən</i>	<i>arən</i>	<i>awrən</i>
alfa	<i>ari</i>	<i>ari, (lḥalfəṭ)</i>	<i>ari</i>	<i>(lḥalfəṭ)</i>	<i>awri</i>

Tableau 6 : **aβər*.

En zénète, les vélaires palatalisées du proto-berbère deviennent post-alvéolaires ou palatales, alors qu'en kabyle elles restent vélaires. L'Atlas blidéen s'aligne généralement avec le kabyle, mais ici encore il y a plusieurs exceptions proche du zénète, et beaucoup de variation interne (Tableau 7).

	Zénète		Atlas blidéen		Kabyle
	Ait Snous	Ait Menacer	Ait Salah	Ait Messaoud	Ait Menguellet
moi	<i>nəč</i>	<i>neč</i>	<i>nək, nəkk</i>	?	<i>nakk</i>
toi (m.)	<i>šəkk</i>	<i>šəkk</i>	<i>kəčč</i>	<i>kəčč</i>	<i>kəčč</i>
toi (f.)	<i>šəmm</i>	<i>šəmm</i>	<i>kəmm</i>	<i>kəmm</i>	<i>kəmm</i>
donner	<i>uš</i>	<i>uš</i>	<i>uš, əkf</i>	<i>əkf</i>	<i>əfk</i>
quelques	<i>(lbaəd)</i>	<i>šra</i>	<i>kra</i>	?	<i>kra</i>
labourer	<i>šrəz</i>	?	<i>krəz</i>	?	<i>krəz</i>
terre	<i>šal</i>	<i>šal</i>	<i>aḳal, akal</i>	<i>aḳal</i>	<i>aḳal</i>
demain	<i>ayča</i>	<i>ayča</i>	<i>azəkka</i>	?	<i>azəkka</i>
pou	<i>tiššit</i>	<i>tiššət</i>	<i>tiččət</i>	?	<i>tilkit</i>
entre	<i>žar</i>	<i>žar</i>	<i>gar, gar</i>	?	<i>gər</i>
dessus	<i>nəž</i>	?	<i>nnig</i>	<i>z nnig</i>	<i>nnig</i>
puiser	<i>ayəm</i>	<i>ayəm</i>	<i>ağəm</i>	<i>ağəm</i>	<i>ag^wəm</i>
moissonner	<i>mžər</i>	?	<i>mğər</i>	<i>mğər</i>	<i>mğər</i>
jurer	<i>ğall</i>	?	<i>ggall, ğal</i>	?	<i>ggall</i>
ciel	<i>ažanna</i>	<i>ažanna</i>	<i>ažanna</i>	<i>ažanna</i>	<i>iganni</i>

Tableau 7. Évolution des vélaires palatalisées

Pour 'il n'y en a pas', c'est le kabyle qui semble avoir emprunté au zénète, alors que le parler de l'Atlas blidéen utilise encore la forme qu'on aurait attendue : *ulaḳ* dans l'Atlas blidéen vs. *ulaš* en Ait Menacer et en kabyle.

En zénète, les vélaires deviennent y avant les consonnes dentales. Là aussi le parler de l'Atlas blidéen ressemble plutôt au kabyle, mais avec quelques influences zénètes occasionnelles (Tableau 8).

	Zénète		Atlas blidéen		Kabyle
	Ait Snous	Ait Menacer	Ait Salah	Ait Messaoud	Ait Menguellet
viande	<i>aysum</i>	<i>aḳsum</i>	<i>aḳsum</i>	<i>aḳsum</i>	<i>aḳsum</i>
soleil	<i>tfuyt</i>	<i>tfuyt</i>	<i>tafut</i>	<i>tafukt</i>	<i>tafukt</i> 'lumière diffusé du ~'
bleu, vert	<i>aziza</i>	?	<i>azəgzaw, azizaw</i>	?	<i>azəgzaw</i>

Tableau 8. Évolution des vélaires devant une dentale

Il y a d'autres changements phonétiques sporadiques qui différencient le kabyle du zénète (Tableau 9), dont les résultats sont assez variables dans l'Atlas blidéen (Tableau 9).

	Zénète		Atlas blidéen		Kabyle
	Ait Snous	Ait Menacer	Ait Salah	Ait Messaoud	Ait Menguellet
frère	<i>uma</i>	<i>yuma</i> , (<i>xəyyi</i>)	<i>gma</i> , (<i>xəyy</i>)	(<i>xəyy</i>)	<i>gma</i>
un	<i>iğən</i>	?	<i>iğ</i> , <i>yiğ</i> , <i>yiwən</i> , <i>yižən</i>	<i>iğ</i> , <i>yiğ</i>	<i>yiwən</i>
deux	(<i>tnayən</i>)	? (cf. Chenoua : <i>sən</i>)	<i>sən</i> , <i>sin</i>	?	<i>sin</i>
être noir	<i>bəršən</i>	<i>bərķən</i>	<i>briķ</i>	<i>briķ</i>	<i>ibriķ</i>

Tableau 9. Autres changements phonétiques sporadiques

3.1.3 Changements lexicaux

Il y a un certain nombre de choix lexicaux qui semblent caractériser surtout les parlers zénètes (voir Naït-Zerrad 2001). Pour ces mots, l'Atlas blidéen s'aligne autant avec le zénète qu'avec le kabyle ; en plusieurs cas, on trouve les deux choix (zénètes et kabyles) et ils sont décrits comme synonymes (Tableau 10).

	Zénète		Atlas blidéen		Kabyle
	Ait Snous	Ait Menacer	Ait Salah	Ait Messaoud	Ait Menguellet
entrer	<i>aḍəf</i>	<i>aḍəf</i>	<i>kšəm</i> , <i>aḍəf</i>	<i>aḍəf</i> , <i>kšəm</i> , <i>ḱšəm</i>	<i>kšəm</i>
aller, marcher	<i>yyur</i>	<i>yyur</i>	<i>ddu</i> , <i>yyur</i>	<i>ggur</i> , <i>ddu</i> , <i>ğğur</i>	<i>ddu</i> , <i>glu</i>
long	<i>azirar</i>	<i>azirar</i>	<i>azəgrar</i>	?	<i>aɣ^wəzfan</i>
berger	<i>alinti</i>	?	<i>aməkṣa</i>	?	<i>aməkṣa</i>
se vêtir	<i>irəḍ</i>	?	<i>əls</i>	<i>əls</i>	<i>əls</i>
lièvre	<i>ayərziṣ</i>	<i>ayərziṣ</i>	<i>ayərziṣ</i>	<i>ayerziṣ</i>	<i>awṭul</i>

Tableau 10. Choix lexicaux

Pour « lièvre », c'est plutôt le kabyle qui serait innovant, à en juger par la distribution des deux formes, mais le mot se trouve aussi au Maroc, donc l'innovation serait ancienne dans la région.

3.1.4 Analyse

La seule explication possible pour cette distribution, c'est que différentes innovations se sont inégalement diffusées dans cette région. On ne trouve pas un remplacement simple d'une population ou d'un parler par un autre ; on trouve plutôt un mélange déséquilibré d'isoglosses qui correspondent à deux centres assez différents : le kabyle et le zénète. La distribution géographique du zénète, beaucoup plus largement répandu, et la prédominance des traits kabyles indiquent que les traits zénètes sont intrusifs, alors que les traits kabyles sont des rétentions ; Laoust (1912 : 10) avait déjà constaté que le parler des Aït Salah était à « classer avec le Zouaoua » (le kabyle). C'est aussi ce à quoi on se serait attendu d'après la géographie régionale. Les locuteurs habitaient les montagnes inaccessibles de l'Atlas blidéen, qui donnent vue sur les plaines beaucoup plus accessibles de la Mitidja au nord et de Médéa au sud ; les communications, notamment avec la plaine de la Mitidja, auraient dû être plus faciles qu'avec les régions kabylophones. Le fait qu'on parle encore des parlers zénètes près de Cherchell et de Tipasa suggère que, avant l'arabisation, la

langue véhiculaire de la Mitidja occidentale a dû être un parler zénète plutôt qu'une variété de kabyle.

Dans ce scénario, les villageois de l'Atlas blidéen pratiquaient leur parler entre eux, mais au marché ils essayaient d'ajuster leurs échanges aux normes zénètes, et parfois ils se seraient mariés avec des zénétophones, ou auraient autrement adoptés des locuteurs du zénète. Quand l'arabe a remplacé le zénète sur les plaines, cette zénéatisation très lente s'est arrêtée, et l'arabisation a commencé, par les mêmes mécanismes. Si l'arabisation n'avait jamais commencé, ce processus se serait probablement terminé par l'adoption du zénète comme langue maternelle, alors qu'en fait il s'est récemment achevé par une conversion totale à l'arabe – un « matrix language turnover » (Myers-Scotton 2002). Pendant ce temps, le fait que le kabyle était déjà assez proche du zénète a permis à quelques innovations grammaticales du zénète (notamment le numéro 'un' et le prétérit des verbes CC) d'infiltrer ce parler – cette infiltration atteint un degré qui n'aurait pu être atteint par le seul contact avec l'arabe. Je vois donc tous les formes zénètes précédentes comme des emprunts qui se sont ajoutés à une base originellement proche du kabyle.

3.2 L'impact des autres parlers berbères sur le zénaga

Comme on l'a déjà vu, le zénaga du sud-ouest de la Mauritanie est probablement le plus aberrant de tous les parlers berbères. C'est vrai qu'il préserve quelques phonèmes perdus ailleurs et comprend un grand nombre de mots introuvables ailleurs en berbère, mais une autre raison qui lui donne cet air aberrant est un ensemble de changements phonétiques assez atypique pour le berbère, décrit par Taine-Cheikh (1999) et Kossmann (1999a ; 2001). Les plus importantes de ces innovations sont partagées avec la langue tetserrét du Niger (Drouin 1984 ; Khamed Attayoub 2001 ; Lux 2013), et se trouvent également dans plusieurs emprunts au berbère attestés en hassaniya (le parler arabe de la Mauritanie), et dans deux parlers songhay septentrionaux, le korandjé de l'Algérie et la tadaksahak du Mali (Souag 2010). Ces innovations ne sont pas qu'un outil utile pour la classification ; en principe, elles nous permettent aussi d'identifier les emprunts d'autres parlers berbères.

Dans la plupart des comparaisons, le y pan-berbère correspond à ʔ en zénaga. Même Basset (1933 : 19) a déjà noté « la tendance de disparition de gh », et Taine-Cheikh (1999 : 310) a montré plus précisément que « la laryngale sourde du zénaga correspond très souvent à \dot{g} (ou qq) dans les autres parlers berbères » mais qu'« on trouve un certain nombre de radicaux [avec \dot{g}] qui semblent bien être d'origine berbère ». Kossmann (1999b : 133) ajoute que « Les cas où $*y$ est maintenu sont rares... Dans la plupart de cas où $*y$ se trouve en zénaga, il s'agit d'emprunts à l'arabe ou de cas de spirantisation de $*g$, $*k$, au contact d'une spirante ». Il convient de noter ici que le changement $y > \text{ʔ}$ est difficile à envisager, que y géminé devient généralement qq en berbère, et que les transcriptions gréco-romaines des mots berbères avec y utilisent c/k ; il est donc préférable de reconstruire ce phonème comme $*q$, et le changement $*q > \text{ʔ}$ est souvent attesté, par exemple en arabe syrien¹. Le zénaga aurait donc perdu le q non-géminé dans ces cas avant même qu'il ne soit devenu y .

Cette correspondance générale est confirmée par suffisamment des données pour le zénaga, y compris du vocabulaire de base, et semble avoir eu lieu en tetserrét, où $*q$ correspond aujourd'hui plutôt à zéro, comme souvent pour les emprunts berbères en korandjé ; voir Tableau 11. (Un autre changement plus restreint de $*q$ en k avant s/\dot{s} (*op. cit.*, Taine-Cheikh 1999) est partagé lui aussi avec le tetserrét et quelques emprunts en korandjé, alors que le changement secondaire de $g/k > y$ avant une spirante, auquel Kossmann fait allusion, est exclusivement zénaga.)

¹ Je remercie Marijn van Putten pour cette suggestion.

	Zenaga	Tetserrét	Tamasheq
coude	<i>iʔmmär</i>	<i>timert</i>	<i>taymärt</i>
tête	<i>iʔf</i>	<i>ef</i>	<i>eyäff</i>
veau	<i>iʔwi</i>	<i>əwaw</i>	<i>ehäye</i> ‘jeune taureau’
sec	<i>y-uʔwur</i>	<i>wwur</i>	<i>y-äqqor</i> (*√ywr)
os	<i>iʔssi</i>	<i>əz</i>	<i>eyäss</i>
jaune	<i>yära</i>	<i>ər-ən</i>	<i>äräy-än</i>
rouge	<i>žobḥä</i>	<i>žobba</i>	<i>šäggay-än</i> (*√zwy)
village	<i>iʔrmi</i>	<i>erəm</i>	<i>ayrəm</i>
appeler	<i>tiʔrih</i>	<i>tari</i>	<i>teyäre</i>
égorger	<i>oʔrəš</i>	<i>arəš</i>	<i>əyrəs</i>
or	<i>uri</i>	<i>war</i>	<i>oräy</i>
arbre	<i>äššaʔr</i>	<i>ašar</i>	<i>esäyer</i> ‘bois’

Tableau 11. Correspondance *y - ʔ

Mais, dans le dictionnaire de Taine-Cheikh (2008), on peut identifier au moins 16 exceptions par comparaison à d’autres variétés telles que le Tamasheq (Heath 2006) ; voir Tableau 12.

	Zenaga	Tetserrét	Tamasheq
couper	<i>axtiš</i>	<i>aydəš</i>	<i>əytəs</i>
piquet/javelot	<i>tämaydäh</i>	<i>tayd(a)</i>	<i>tayda</i>
tenir (une direction)	<i>y-ayḍi</i>	<i>yuda</i>	<i>ayəd</i>
mettre fibules/voile	<i>aḡniš</i>	?	<i>əynəs</i>
chauffer/brûler	<i>ärȳih</i>	?	<i>ärȳ</i>
borgne/aveugle	<i>däryuy</i>	?	<i>däryəl</i>
bride	<i>aḡabäh</i>	?	<i>ayäba</i>
méfier	<i>axtəf</i>	?	<i>əytəf</i>
mettre l’henné	<i>aḡmi</i>	?	<i>əymu</i>

Tableau 12. Correspondance *q – y/x

Cinq des huit cas pour lesquels des mots apparentés sont disponibles en tetserrét montrent la même correspondance. C’est surtout frappant pour les deux cas où une même racine s’est coupée en deux (Tableau 13).

	Zenaga	Tetserrét	Tamasheq
chef/vieillard	<i>ämyar</i>	<i>aḡmar</i>	<i>amyar</i>
frère aîné	<i>ämaʔr</i>	<i>amar</i>	<i>amäqqar</i>
lire	<i>tayriʔd</i>	<i>təyari</i>	<i>teyäre</i>
appeler	<i>tiʔrih</i>	<i>tari</i>	<i>teyäre</i>

Tableau 13. Doublons *q – ʔ/y

Il y en a néanmoins trois autres qui ne correspondent pas (Tableau 14). Tous les locuteurs du tetserrét sont aujourd’hui bilingues en Tamasheq, donc on peut envisager que ces trois exemples sont des emprunts plus récents du tamachek en tetserrét, mais la question devra rester ouverte en attendant plus de données sur cette langue encore mal connue.

	Zenaga	Tetserrét	Tamasheq
côte	<i>iʔžžəš</i>	<i>ɣərdəšan</i>	<i>eyārdeš</i>
chemin/croiser	<i>tāwrəS</i>	<i>y-əyras</i>	<i>əyrəs</i> (Tamajeq)
canal/mare	<i>əžmiʔžəri</i>	<i>aɣozir</i>	<i>eyāšār</i>

Tableau 14. Correspondance *q – ɣ – ʔ

Le korandjé est plus cohérent – pour toutes les comparaisons disponibles, le ɣ < *q du zénaga correspond à ɣ (ou q) en korandjé – mais ces mots pourraient parfois être plutôt des emprunts au berbère marocain, qui retient régulièrement le ɣ (Tableau 15).

	Zenaga	Korandjé	Tamasheq
mettre du henné	<i>aɣmi</i>	<i>ɣəɣma</i>	<i>əɣmu</i>
piquet/javelot	<i>tāmaydāh</i>	<i>tsayda</i>	<i>tayda</i>
chef/vieillard	<i>āmyar</i>	<i>amyɑ-</i>	<i>amyar</i>
paille	<i>tāyulliʔd</i> (<i>Andropogon sorghum</i>)	<i>aɣəlləy</i>	-
petit morceau	<i>taʔfuyḏaD</i> (~ d’étouffe)	<i>afəyɗad</i> (~ de terre)	-
braise	<i>āššuyḏi</i>	<i>asɣəd</i>	-
coquillage	<i>aɣaffiy</i>	<i>tsayəffwərts</i>	-

Tableau 15 : La correspondance *ɣ – ɣ avec des comparaisons korandjé.

Il paraît impossible d’expliquer la différence en termes de conditionnement. C’est vrai qu’il n’y a rien dans les données disponibles qui nous empêcherait de poser une correspondance ɣ-ɣ régulière pour les groupes consonantiques pré-dentaux *yt*, *yd*, *yn* (au moins à l’intérieur de la racine). Mais pour d’autres environnements, aucune régularité absolue ne peut être dégagée (Tableau 16).

	Zenaga	Tetserrét	Tamasheq
mettre l’henné	<i>aɣmi</i>	?	<i>əɣmu</i>
coude	<i>tiʔmmärt</i>	<i>Timert</i>	<i>taymərt</i>
chauffer/brûler	<i>äryih</i>	?	<i>äry</i>
sauterelle	<i>toʔm̄murih</i>	?	(<i>tamuryi</i> en tachelhit – Destaing 1920)
lire	<i>tayriʔd</i>	<i>təyari</i>	<i>teyəre</i>
égorger	<i>oʔrəš</i>	<i>arəš</i>	<i>əyrəs</i>
guépard	<i>aɣayniš</i>	?	(MA <i>aɣəlyas</i> – Taïfi 1991)
esclave	<i>oʔb̄b̄äy</i>	-	<i>yäggal</i> - ‘être brun’ (Righ <i>aɣəggal</i> ‘noir’ – données de l’auteur)

Tableau 16. Environnements où *ɣ – ʔ/ɣ n’est pas prévisible

Cela pourrait nous amener à proposer deux proto-consonnes **y* et **q* au lieu d'une seule ; le zénaga et le tetserrét auraient alors préservé une distinction perdue partout ailleurs. Or les deux racines scindées dont on a parlé précédemment rendent impossible d'envisager une explication de la scission *ʔ-y* en termes de conditionnement phonologique seul, et de postuler que seules ces deux langues, le zénaga et le tetserrét, auraient préservé une distinction originale entre deux proto-consonnes **y* et **q*. À côté de ces deux scissions presque parfaits, on en trouve encore d'autres avec les préfixes du nom d'instrument *asm-*, *alm-* :

- √*y*TS :
 - « couper » : Zenaga *axtiš* – Tetserrét *aydəš* – Tamasheq *əytəs*
 - « couteau » : Tetserrét *əlmaddəs*
- √*y*ZR :
 - « mare »/« oued » : Tetserrét *ayozir* – Tamasheq *eyāšār*
 - « canal » : Zenaga *əžmiʔžāri* – Hassaniyya *āžār*

L'impossibilité d'expliquer la scission par ces deux hypothèses nous force à considérer d'autres options, dont la plus prometteuse est l'emprunt intra-berbère. Cela fonctionnerait avec le sens de la plupart des mots en question, qui font souvent référence à des choses ou des idées fort empruntables :

- ornementation : « mettre du henné », « mettre les fibules »
- fêtes : « faire des you-yous », « Achoura »
- architecture : « piquet », « poutre »
- sellerie : « bride »
- hiérarchie sociale : « chef », « étudiant »
- animaux rare de valeur commerciale : « guépard »

Cela à son tour correspond avec ce qu'on sait de l'histoire de cette région. Déjà au X^e siècle, une route commerciale trans-saharienne reliait Sijilmasa (au Maroc) à Awdaghost (en Mauritanie), et les témoignages contemporains en combinaison avec les données archéologiques indiquent qu'on a importé du Nord du verre, des tasses, du blé, des dattes, et d'autres biens (Vanacker 1984). Ce processus encourageait à son tour la hiérarchie sociale – Ibn Hawqal parlait déjà au X^e siècle du « roi des Sanhaja » (Hopkins & Levtzion 1981 : 48). À part cela, nous avons des preuves plus directes que le contact intra-berbère a changé le zénaga : il y a de la terminologie islamique religieuse qui n'est pas emprunté de l'arabe et qui coïncide avec la terminologie des autres populations berbères (Boogert & Kossmann 1997). Un cas particulièrement frappant est le nom des longues prières *tarawih* du ramadan, *təžəgrärən* en zénaga = *tizgrarin* à Ouargla. Le mot en Ouargla est évidemment le pluriel féminin de l'adjectif *azəgrar* « long ». En revanche, le zénaga n'utilise aucune forme de cette racine à part le nom de ce prière ; le mot zénaga qui veut dire « long » est *oʔZuf*, et la substitution de cette racine très répandue en berbère par *azəgrar* est une des innovations lexicales qui caractérisent le zénète (voir Naït-Zerrad 2001). Ce mot, au moins, est évidemment arrivé pendant la période islamique.

À l'encontre de cette position, on peut noter que, selon WOLD (Haspelmath & Tadmor 2009), quatre des mots où **y* correspond à *y* sont rarement empruntés :

- *axtiš* « couper » – Tamasheq *əytəs* (taux d'emprunt selon WOLD, s. v. « cut » : 0.08)
- *əryih* « chauffer » – Tamasheq *əry* « brûler » (« burn » : 0.10)
- *däryuy* « borgne » – Tamasheq *dəryəl* « aveugle » (« blind » : 0.11)
- *ayūs* « être propre » – Tashelhiyt *y^{ws}* (« clean » : 0.14)

Mais, en fait, « couper » est souvent emprunté à l'arabe en berbère (Kossmann 2013a), et pourrait même s'expliquer par une correspondance régulière avant les dentaux, alors que « chauffer » et « borgne » ont, en zénaga, des sens moins élémentaires, donc cet argument n'a que peu de force.

Un autre problème est même plus facile à résoudre. Le nom verbal *uyiy/uyuy* (de *aqqiy* « regarder ») ne peut à peine être traité comme un emprunt, et l'alternance *y/qq* n'est pas productive en zénaga pour la morphologie gabaritique. Mais le gabarit du nom verbal demande une consonne non-gémignée intervocalique, et le zénaga ne permet pas de *q* simple intervocalique (Taine-Cheikh 2003 : 34). Le *y* ici est donc synchroniquement une réalisation conditionnée d'un *q* sous-jacent, et l'origine des rares *q* du zénaga n'est pas en question ici.

J'en tire la conclusion que d'autres parlers berbères ont exercé une influence significative sur le zénaga bien après sa séparation du reste du berbère, probablement au début de la période médiévale, et qu'une partie de cette influence a eu lieu à une époque où il y avait encore des contacts entre le zénaga et le tetserrét. La correspondance en question ne permet pas de distinguer quel parler(s) étai(en)t la source directe de cette influence, mais en ce cas la géographie suggérerait *a priori* le chleuh et/ou le touareg. Le zénète est évidemment la source finale du mot *təʒəgrāran* « tarawih », mais il est probable que ce mot soit arrivé jusqu'au zénaga par une langue intermédiaire plutôt que directement.

4 Conclusion

L'existence du contact intra-berbère rend très compréhensible les réserves traditionnelles dans les études berbères envers les modèles arborescents. Il reste néanmoins vrai que les effets de ce contact ne peuvent être identifiés qu'en appliquant un modèle en partie arborescent – en identifiant les innovations partagées et les exceptions à ces innovations. On ne peut pas exclure la possibilité d'identifier les influences intra-berbères indirectement, par exemple par le modèle hihi-lolo des McMahan (McMahan & McMahan 2005). Mais une telle méthode indirecte n'éclaire pas les étymologies individuelles, alors que la méthode des innovations partagées peut le faire. En fait, le modèle arborescent et le modèle des vagues se trouvent complémentaires pour le berbère. L'exercice un peu mécanique de Blažek en forme d'arbre, que nous avons cité ci-dessus, produit un arbre qui marche parfaitement avec une disposition classique de la géographie dialectale : centre versus périphérie. Au centre, on peut mettre le zénète. En cercles concentriques autour du zénète, défini par la distance phylogénétique, nous avons, tout autour : le nefousi et le kabyle, directement et massivement limitrophes ; l'Atlas et le ghadamsi, avec moins de contact direct ; l'Est, puis le Touareg, qui ne sont pas limitrophes du zénète et n'ont que de rares contacts ; et finalement le zénaga, séparé du zénète par des milliers de kilomètres de désert, et notamment par le Grand Erg Occidental.

Cela suggère une dynamique où l'arrière-pays pastoraliste nord-africain, qui s'étend le long des Hauts Plateaux et du Sahara septentrional, formait une zone de transmission rapide des innovations linguistiques, d'où elles se seraient diffusées aux régions moins mobiles ou moins connectées autour d'eux. Les effets fragmentaires du commerce et des voyages avec cette zone auraient ralenti les tendances naturelles de la périphérie à la diversité, et auraient produit des superstrats intra-berbère tels qu'on l'a vu pour l'Atlas blidéen. Les effets plus profonds de conversion linguistique ou dialectale qu'auraient motivés des conquêtes localisées et des changements d'affiliations auraient effacé beaucoup de la diversité qui existait auparavant, mais auraient pu laisser parfois des substrats intra-berbères qui restent à être étudiés. Les régions berbérophones avec le moins de contact direct avec cette zone, telles que la Mauritanie, auraient été les plus susceptibles à développer leurs propres langues, mais même là le contact avec d'autres régions, plus influencées par le centre, aurait ralenti les tendances centrifuges, comme on a vu pour le zénaga. Imposés sur le paysage nord-africain, et plus ou moins freinés régionalement par les montagnes inaccessibles et les vastes déserts, ces processus auraient produit les cercles concentriques qu'on observe, et auraient fait de l'Afrique du Nord la zone de diffusion qu'il semble être aujourd'hui.

Quand la langue de cet arrière-pays est devenu l'arabe des Beni Hilal au lieu du berbère des zénètes, cette influence centralisatrice sur le berbère a disparu ; jusqu'au XX^e siècle, la diffusion d'une innovation du chleuh au kabyle ou inversement est devenue très difficile. Au Sahel, par contre, l'influence intra-berbère a continué jusqu'à aujourd'hui à une échelle plus modeste, sous la forme de l'expansion du touareg. On le voit aujourd'hui pour le tetserrét, dont les derniers locuteurs sont tous bilingues en touareg, la seule langue commune à l'ensemble de leur tribu ; les éléments berbères non-touareg du tadaksahak donnent des raisons de supposer qu'il y avait d'autres locuteurs de langues berbères non-touaregs de cette région qui ne se sont convertis au touareg qu'assez récemment (Souag 2015b). Pour comprendre les précisions de l'histoire linguistique de l'Afrique du Nord, il faudra non seulement identifier les superstrats intra-berbères, comme ici, mais également les substrats intra-berbères – peut-être notamment en nefousi ou à Awjila, par exemple. L'idée que le berbère n'est qu'« une poussière de parlers » a obscurci ces possibilités.

References

- AIKHENVALD, Alexandra Y. 1984. *Strukturo-tipologiĉeskaja klassifikacija berberskix jazykov*. Moscou, Akademia Nauk. <http://www.dissercat.com/content/strukturno-tipologicheskaya-klassifikatsiya-berberskikh-yazykov> (24 décembre 2014).
- AIKHENVALD, Alexandra Y. & A. Ju. MILITAREV. 1984. « Klassifikacija livijsko-guanĉskih jazykov ». *IV vsesojuznaja konferencija afrikanistov « Afrika v 80-e gody: itogi i perspektivy razvitija » (Moskva, 3-5 oktjabrja 1984 g.)*, vol. II. Moscou, Institut Afrika Akademii Nauk SSSR, 83–85.
- ALOJALY, Ghoubéid. 1980. *Lexique Touareg-Français = Āwgālel Təmajəq-Təfrənsist*. Copenhague, Akademisk Forlag.
- BASSET, André. 1933. « Note sur les parlers zenaga », *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique Occidentale Française*, 319–332.
- BASSET, André. 1952. *La langue berbère (Handbook of African Languages pt. 1)*. London, Oxford University Press, for the International African Institute.
- BLAŽEK, Václav. 2008. « On application of glottochronology to Berber languages: East Berber branch », *Folia Orientalia* 44, 129–151.
- BLAŽEK, Václav. 2010. On the classification of Berber, *Folia Orientalia* 47, 245–266.
- BLENCH, Roger. 2001. « Types of Language Spread and their Archeological Correlates: The Example of Berber », *Origini Preistoria e Protostoria delle Civiltà Antiche XXIII*. <http://www.rogerblench.info/Language%20data/Afroasiatic/Berber/Origini%20paper%20full%20text.pdf> (16 avril 2009).
- BOOGERT, Nico van den & Maarten KOSSMANN. 1997. « Les premiers emprunts arabes en berbère », *Arabica : Journal of Arabic and Islamic Studies* 44, 317–322.
- CAMPS, Gabriel. 1995. *Les Berbères : mémoire et identité*, 3^e ed., Paris, Errance.
- CHAKER, S. 1972. « La langue berbère au Sahara », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* 11(1), 163–167.
- CHAKER, S. 1995. « Dialecte ». In Gabriel Camps (ed.), *Encyclopédie berbère*, Louvain, Peeters, 2291–2295. <http://encyclopedieberbere.revues.org/2252> (24 décembre 2014).
- DALLET, J. -M. 1982. *Dictionnaire kabyle-français : parler des At Mangellat, Algérie (Etudes Ethno-Linguistiques Maghreb-Sahara 1)*. Paris, Société d'études linguistiques et anthropologiques de France.
- DESTAING, Edmond. 1914. *Dictionnaire Français-Berbère : Dialecte des Beni-Snous*. (Publications de la Faculté des Lettres d'Alger 49). Paris, Ernest Leroux.
- DESTAING, Edmond. 1919. « Note sur la conjugaison des verbes de forme C1eC2 », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* 21, 139–148.
- DESTAING, Edmond. 1920. *Etude sur la Tachelhît du Sous. Vol. I : Vocabulaire français-berbère*. Paris, Ernest Leroux.
- DESTAING, Edmond. 1921. « Note sur le pronom démonstratif en berbère », *Mémoires de la Société*

de Linguistique de Paris 23, 186–200.

- DESTAING, Edmond. 2002 [1915]. « Essai de classification des dialectes berbères de Maroc », *Etudes et Documents Berbères* 19-20, 85–101.
- DIXON, Robert M. W. 1997. *The rise and fall of languages*. Cambridge, Cambridge University Press.
- DOČKALOVÁ, Lenka & Václav BLAŽEK. 2009. « On the position of Zwara within Berber », présentation au Colloquium on African Languages and Linguistics 40, Leiden.
- DROUIN, Jeanette. 1984. « Nouveaux éléments de socio-linguistique Touareg : un parler méridional nigérien, la Taməsaɣhlalt », *G. L. E. C. S.* tomes XXIV - XXVIII, 1979-1985.
- EL ARIFI, Samir. 2014. *Tachelhit de l'Atlas blidéen*. 4e ed. web, Haut Commissariat à l'Amazighité. <http://atlas.blida.over-blog.com/lexique.tachelhit.tamazight.atlas.blideen>.
- FENTRESS, Elizabeth. 2009. « Slavers on Chariots: The Garamantes between Siwa and the Niger Bend ». In Amelia Dowler & Elizabeth R. Galvin (eds.), *Money, Trade and Trade Routes in Pre-Islamic North Africa*. London, British Museum.
- FENTRESS, Elizabeth & Andrew WILSON. 2016. « The Saharan Berber Diaspora and the Southern Frontiers of Byzantine North Africa ». In S. STEVENS & J. CONANT (eds.), *North Africa under Byzantium and early Islam, 500-800* (Dumbarton Oaks Byzantine Symposia and Colloquia). Washington DC, Dumbarton Oaks.
- GALAND, Lionel. 2010. *Regards sur le berbère*. Milano, Centro Studi Camito-Semitici.
- GAUTIER, E. F. 1937. *Le passé de l'Afrique du Nord : Les siècles obscurs* (Bibliothèque Historique). Paris, Payot.
- GÜLDEMANN, Tom. 2008. « The Macro-Sudan belt: towards identifying a linguistic area in northern sub-Saharan Africa ». In Bernd Heine & Derek Nurse (eds.), *A linguistic geography of Africa*. Cambridge, Cambridge University Press, 151–185.
- HACHID, Malika. 2001. *Les premiers Berbères : entre Méditerranée, Tassili et Nil*. Alger, Aix-en-Provence, Ina-Yas, Edisud.
- HASPELMATH, Martin & Uri TADMOR (eds.). 2009. *Loanwords in the world's languages: a comparative handbook*. New York, Mouton de Gruyter.
- HEATH, Jeffrey. 2006. *Dictionnaire Touareg du Mali : tamachek-anglais-français*. Paris, Karthala.
- HOPKINS, J. F. P. and LEVTZION, Nehemiah. 1981. *Corpus of Early Arabic Sources for West African History*. Cambridge, Cambridge University Press.
- IBN KHALDŪN, Abū Zayd `Abd al-Raḥmān ibn Muḥammad. 1863. *Les prolégomènes d'Ibn Khaldoun : Traduits en français et commentés par M. de Slane*. (Trad.) William MacGuckin DE SLANE. Paris, Imprimerie Impériale.
- KAHLOUCHE, Rabah. 2000. « Le présentatif négatif *ulac* "il n'y a pas" : est-il de souche berbère ou un emprunt à l'arabe? » In Salem CHAKER & Andrzej ZABORSKI (eds.), *Etudes berbères et chamito-sémitiques : Mélanges offerts à Karl-G. Prasse*, 377, Paris, Peeters.
- KHAMED ATTAYOUB, Abdoulmohamine. 2001. *La tetserrét des Aytawari Seslem : Identification socio-linguistique d'un parler berbère non documenté parmi les Touaregs de l'Azawagh (Niger)*. Thèse. Paris, INALCO.
- KOSSMANN, Maarten. A paraître. « Berber subclassification (preliminary version) ». In ed. Rainer VOSSEN, *The Oxford Handbook of African Languages*. Oxford, Oxford University Press. https://www.academia.edu/8902056/Berber_subclassification_preliminary_version_.
- KOSSMANN, Maarten. 1999a. *Essai sur la phonologie du proto-berbère*. Köln: Rüdiger Köppe.
- KOSSMANN, Maarten. 1999b. « Cinq notes de linguistique historique berbère », *Etudes et Documents Berbères* 17, 131–152.
- KOSSMANN, Maarten. 2001. « The Origin of the Glottal Stop in Zenaga », *Afrika und Übersee* 84, 61–100.
- KOSSMANN, Maarten. 2013a. *The Arabic Influence on Northern Berber*. Leyde, Brill.
- KOSSMANN, Maarten. 2013b. *A Grammatical Sketch of Ghadames Berber (Libya)* (Berber Studies 40). Cologne, Rüdiger Köppe.
- LAFKIOU, Mena. 2007. *Atlas linguistique des variétés berbères du Rif* (Berber Studies vol. 16).

Cologne, Rüdiger Köppe.

- LAOUST, Émile. 1912. *Étude sur le dialecte du Chenoua comparé avec ceux des Beni Menacer et des Beni Salah*. Paris, E. Leroux.
- LOUALI, Naima & Gérard PHILIPPSON. 2004. « Berber expansion into and within north-west Africa: a linguistic contribution », *Afrika und Übersee: Sprachen, Kulturen* 87(1-2). 105–130.
- LUX, Cécile. 2013. *Le tetserrét, langue berbère du Niger : Description phonétique, phonologique et morphologique, dans une perspective comparative*. (Berber Studies 38). Cologne, Rüdiger Köppe.
- MARÇAIS, William. 1902. *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen : grammaire, textes et glossaire*. (Publications de l'École des Lettres d'Alger 26). Paris, Ernest Leroux.
- MARÇAIS, William & Abderrahman Guiga. 1925. *Textes arabes de Takroûna : I. Transcription, traduction annotée, glossaire*. Paris, Imprimerie, Bibliothèque de l'École des Langues Orientales Vivantes.
- MCMAHON, April & Robert MCMAHON. 2005. *Language Classification by Numbers*. Oxford, Oxford University Press.
- MODÉLAN, Yves. 2013. *Les Maures et l'Afrique romaine (IVe-VIIe siècle)* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome). Rome, Publications de l'École française de Rome. <http://books.openedition.org/efr/1395> (24 décembre 2014).
- MURCIA SANCHEZ, Carles. 2010. *La llengua amaziga a l'antiguitat a partir de les fonts gregues i llatines*. Barcelona, Universitat de Barcelona. <http://hdl.handle.net/10803/1724>.
- MYERS-SCOTTON, Carol. 2002. *Contact Linguistics: Bilingual Encounters and Grammatical Outcomes*. Oxford, Oxford University Press.
- NAÏT-ZERRAD, Kamal. 2001. « Esquisse d'une classification linguistique des parlers berbères ». *Al-Andalus Magreb* 1(8-9), 389–412.
- NEWMAN, F. W. 1880. « Notes on the Libyan Languages, in a Letter Addressed to Robert N. Cust, Esq., Etc., Hon. Secretary R.A.S. *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland* » 12(3), 417–434.
- NICHOLS, Johanna. 1992. *Linguistic diversity in space and time*. Chicago / London, University of Chicago Press.
- NICHOLS, Johanna. 1999. « The Eurasian Spread Zone and the Indo-European Dispersal ». In Roger Blench & Matthew Spriggs (eds.), *Archaeology and Language II: Correlating archaeological and Linguistic Hypotheses*. London, Routledge.
- ONRUBIA-PINTADO, J. 2013. « Origines : néolithisation et berbérisation ». (Ed.) Salem Chaker. *Encyclopédie berbère*. Louvain, Peeters. <http://encyclopedieberbere.revues.org/2830> (24 décembre 2014).
- RITTER, Hans. 2009. *Wörterbuch zur Sprache und Kultur der Twareg. II: Deutsch-Twareg*. Wiesbaden, Harrassowitz.
- SOUAG, Lameen. 2010. « The Western Berber Stratum in Kwarandzyey (Tabelbala, Algeria) ». In Dymitr IBRISZIMOW, Maarten KOSSMANN, Harry STROOMER & Rainer VOSSEN (eds.), *Études berbères V – Essais sur des variations dialectales et autres articles*. Cologne, Rüdiger Köppe, 177–189.
- SOUAG, Lameen. 2013. *Berber and Arabic in Siwa (Egypt): A Study in Linguistic Contact*. (Berber Studies 37). Cologne, Rüdiger Köppe.
- SOUAG, Lameen. 2015a. « Archaic and innovative Islamic prayer names around the Sahara », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 78:2, 357-374.
- SOUAG, Lameen. 2015b. « Non-Tuareg Berber and the genesis of nomadic Northern Songhay », *Journal of African Languages and Linguistics* 36:1, 121-143.
- STUMME, Hans. 1898. *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrika; eine Sammlung transkribierter prosaischer und poetischer Stücke im arabischen Dialekte der Stadt Tripolis nebst Übersetzung, Skizze des Dialekts und Glossar*. Leipzig, J.C. Hinrichs.
- TAÏFI, Miloud. 1991. *Dictionnaire tamazight-français (parlers du Maroc central)*. Paris, L'Harmattan-Awal.

- TAINÉ-CHEIKH, Catherine. 1999. « Le zénaga de Mauritanie à la lumière du berbère commun ». In M. Lamberti & L. Tonelli (ed.), *Afroasiatica Tergestina. Papers from the 9th Italian Meeting of Afro-Asiatic (Hamito-Semitic) Linguistics, Trieste April 23-24, 1998*. Unipress, 299–324.
- TAINÉ-CHEIKH, Catherine. 2003. « La corrélation de gémination consonantique en zénaga (berbère de Mauritanie) », *Comptes rendus du GLECS 34 (1998-2002), 2001-2003*, 5-66.
- TAINÉ-CHEIKH, Catherine. 2008. *Dictionnaire zenaga-français : le berbère de Mauritanie présenté par racines dans une perspective comparative*. (Berber Studies v. 20). Cologne, Rüdiger Köppe.
- VANACKER, Claudette. 1984. « Perles de verre découvertes sur le site de Tegdaoust », *Journal des Africanistes* 54(2), 31-52.
- VYICHL, Werner. 1952. « Punischer Spracheinfluss im Berberischen », *Journal of Near Eastern Studies* 11(3), 198–204.
- WILLMS, Alfred. 1980. *Die dialektale Differenzierung des Berberischen* (Afrika und Übersee 31). Berlin, D. Reimer.
- WILSON, Andrew. 2005. « Foggara irrigation, early state formation and Saharan trade: the Garamantes of Fazzan », *Schriftenreihe der Frontinus-Gesellschaft* 26, 223–234.

Lameen SOUAG
LACITO – CNRS
7, rue Guy Môquet
94801 Villejuif Cedex – France
lameen@gmail.com